

# LE FEUILLETON,

## OU SUPPLEMENT DU FANTASQUE.

S.M.E. 9 SEPTEMBRE. ]  
1964

{ N. AUBIN éditeur. Imprimeur, A. JACQUES. }  
Résidence et bureau rue St. Valier N° 177. }

[ PRIX : -2 SOUS.

### Littérature.

#### LE DUC DE LAUZUN.

Le duc de Lauzun fut le seigneur le plus brillant et le plus aimable d'une cour sans majesté, mais pleine d'éclat et de grâce ; c'étaient les seules vertus françaises dont Louis XV eût gardé le souvenir ; les roués de la régence avaient été perfectionnés par ce prince, et dans ce travail important le duc de Lauzun, par ses saillies de jeune homme, par ses folâtres emportemens, par son luxe inoui, par le nombre et l'importance de ses maîtresses, avait parfaitement remplacé Louis XV. Du reste, brave, étourdi, railleur, avec des accès de honte et une certaine bonhomie dans sa fatuité qui le rendaient aimables, M. le duc de Lauzun, beau comme l'amour, était un objet d'ambition pour toutes les femmes, qu'il sacrifiait toutes à son caprice passager. La fin de ce jeune homme dont les commencemens furent si heureux, ayant réparé toutes ces fautes, son sang, la perte de sa fortune et de ses honneurs, ayant fait oublier combien il en abusait, il est arrivé que toute sa vie, même dans la mémoire des personnes les plus austères, lui a été généreusement pardonnée, et que son nom fait sourire aujourd'hui par les aimables souvenirs qu'il rappelle ; les femmes surtout sont attachées à ce nom parceque ce nom les rejette dans un tems de frivolité et de désordres où l'amour était la plus grave occupation d'un galant-homme, où le balcon de l'Opéra était aussi influent que l'œil-de-bœuf de Versailles : c'était alors le règne exclusif des femmes ; une femme régnait sur la France, et ce pouvoir tombé en quenouille était devenu une mode. De tout cela, vous savez ce qui nous est resté ? une révolution d'abord, et ensuite une nation d'hommes éprouvés et sévères, dont la plupart s'occupent de leurs femmes à eux, et si par hasard ils s'occupent des femmes de leurs voisins, ce n'est pas du moins pour s'en vanter.

J'aime les petits incidens de l'histoire contemporaine, d'abord parce qu'ils sont très-intéressans par eux-mêmes, et qu'ensuite, par leur moyen, on arrive souvent à mieux connaître une époque, non pas dans l'importance des évènements que tout le monde sait et peut arranger symétriquement dans un arbre généalogique, mais dans les accidens fugitifs et vanes d'une société élégante et corrompue ; sous ce point de vue, les mémoires du duc de Lauzun ont toujours paru quelque chose de très-mal exécuté et de plus mal compris encore. Il y avait moyen de rendre les récits d'amour très-instructifs, en expliquant, avec leur secours, ces tems d'insouciance politique et cette ignorance de bonne compagnie qu'on portait indistinctement dans les affaires les plus sérieuses et dans les plaisirs les plus frivoles ; inconcevable époque où tout était et voulait être courtisan : règne décevant, mais trop long des maltotiers, des mousquetaires et des abbés commanditaires ! Rien n'est éphémère comme une nation qui ne se respecte plus, et qui a perdu le soin de l'étude. Et tel était M. de Lauzun : ses intrigues lui avaient fait perdre la vie ; elles ne lui avaient laissé que son courage ; tous ses contemporains étaient aussi ignorans que lui.

Un jour, ou plutôt dans une belle soirée d'hiver, à un bal de la cour, on annonça M. le duc de Lauzun, et à ce nom, hommes et femmes de retourner la tête avec un empressement visible pour contempler, les premiers, le brillant jeune homme, qui leur servait de modèle, et les autres pour admirer encore une fois ce terrible ennemi de leur repos. Lauzun entra, jeune, brillant, dispos, avec ces manières de bon ton, ce regard vif et pénétrant, cet aimable sourire qui n'oubliait personne ; ce fut l'enthousiasme accoutumé, un enthousiasme que nous comprenons mal, parce qu'il est passé de nos mœurs, parcequ'aujourd'hui la beauté d'un homme est la moindre de ses qualités. Cependant Lauzun parcourait le bal, retrouvant, sans en rien faire paraître, beaucoup de vieilles connaissances ; des femmes qu'il avait séduites,

d'autres femmes qui avaient voulu le séduire, quelques-une qu'il était à séduire encore ; après quoi la jeune noblesse mousquetaires, abbés, marquis, de lui courir après. Oh ! monsieur le duc, quel habit délicieux ! quel nœud d'épée ! vous êtes coiffé à ravir ! Le duc de Lauzun jouissait de tous ces éloges avec une modestie polie, cherchant dans la foule à qui porter ses vœux et ses empressemens de la soirée, lorsque dans un coin du salon il découvrit une jeune femme qui lui était inconnue, mais si belle, si blanche, avec des traits si réguliers et un ensemble si correct, qu'il était si facile de voir que ce n'était pas une femme française, que ce n'en était même pas une nuance : Lauzun était trop exercé pour s'y méprendre un seul instant.

A cette époque, en effet, l'Angleterre et la France étaient tellement séparées l'une de l'autre, que le type original de ces deux nations s'était maintenu dans toute son intégrité. Alors on ne voyait pas comme aujourd'hui tant de figures indéfinies, dont la beauté même a quelque chose de faux, parce qu'elle n'est d'aucun pays, dont le caractère est vague comme l'origine, véritable produit d'une nation qui s'est croisée dans tous les sens, et qui même, dans sa plus grande élégance ressemble à tous ses voisins. Alors, être femme en France, c'était ne pas être autre chose qu'une jolie petite créature, vive, émillante, hardie, d'une figure mobile et animée, une main blanche, un petit pied, beaucoup de rouge, une chevelure ensevelie sous la poudre, du feu partout ; être femme anglaise, c'était être grande, belle, blanche, des extrémités très-prononcées, un sourire mélancolique, un regard ferme, de belles dents, des cheveux blonds, beaucoup de gorge et de dignité : c'était une femme anglaise que M. de Lauzun avait aperçue.

A cette époque aussi, l'Angleterre, si bien instruite aujourd'hui de nos affaires politiques, ne connaissait de nous que nos modes, nos travers passagers et les noms de nos roués les plus célèbres. L'Angleterre étudiait la France, à peu près comme la France l'avait étudiée dans les mémoires du chevalier de Grammont, c'était de nation à nation une indifférence qu'on ne peut comprendre, un intérêt rétréci et mesquin qui s'attachait à des frivolités passagères que devait suivre un si terrible reveil ; de sorte que la belle anglaise, en entendant prononcer le nom de M. de Lauzun, de cet homme si redoutable aux femmes, fut intéressée et étonnée comme s'il se fût agi d'un grand général d'armée. Elle tourna donc la tête pour cacher son admiration empressée ; elle rougit, pâlit tout à tour, se sentant vaincue avant le combat, si bien qu'en un clin-d'œil le duc de Lauzun, admirant et soumis, selon son habitude à une première entrevue, se trouva à ses côtés.

Vous savez ce qu'on peut dire en pareille occurrence, un homme qui parle pour la première fois à une femme est toujours sûr d'être passablement niais ; il ne s'agit que de l'être le moins possible, et pour cela rien ne vaut le hasard. Lauzun débuta donc par un lieu commun très-simple, regrettant de n'avoir pas encore vu une aussi belle personne, se félicitant de la connaître, et écrivit jusqu'à ce qu'il crut en avoir assez dit pour mériter une réponse. On ne lui répondit que par un sourire et un léger signe qui signifiait : parlez-moi anglais si vous voulez que je vous comprenne ! Lauzun n'en savait pas un mot. Il avait lu le *Shakespeare* de Letourneur, que, depuis, M. Guizot s'est approprié sans façon ; il avait baillé aux *Nuits d'Young*, de Letourneur ; il avait éclaté aux sarcasmes de Voltaire contre cette langue à laquelle Voltaire devait ses succès ; c'était tout l'anglais que savait le duc de Lauzun, encore était-il sur cette matière un des hommes les plus instruits de la cour. Vous comprenez donc que son embarras fut grand ; être muet vis-à-vis de la plus belle figure qu'il eût vu ! A la fin la belle anglaise eut pitié de son martyre, elle prit un crayon, et développant son éventail d'ivoire, elle écrivit quelques mots : puis elle se leva, salua son voisin, et laissant l'éventail sur le siège qu'elle quittait, elle sortit de l'appartement.